

HOMÉLIE 3

«Ayez pour type la saine doctrine que je vous ai apprise touchant la foi et la charité qui est en Jésus Christ. Gardez ce précieux dépôt par le saint Esprit qui habite en vous. Vous savez que tous ceux qui sont en Asie se sont éloignés de moi, et parmi eux Phygelle et Hermogène. Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la maison d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent assisté et n'a pas rougi de ma chaîne; mais, lorsqu'il est venu à Rome, il m'a cherché avec empressement et m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde devant lui en ce grand jour; car vous savez mieux que personne tout ce qu'il a fait pour moi à Ephèse.»

1. Paul indiquait à son disciple ce qu'il devait faire, non seulement dans ses lettres, mais aussi par sa parole. La preuve, on la voit en maints passages de l'Écriture, par exemple dans celui-ci : «Par nos paroles, ou par les lettres que nous vous avons envoyées;» (II Th 2,15) mais nulle part elle n'est plus explicite qu'au passage que nous venons de lire. Loin de nous donc la pensée que la doctrine enseignée oralement, car il n'avait pas tout écrit à son disciple, fût défectueuse; il la lui rappelle et la confirme ici : «Ayez pour règle la saine doctrine que je vous ai apprise.» Comme un artiste, semble-t-il dire, j'ai imprimé en vous une image de la vertu et de tout ce qui est agréable à Dieu, je l'ai mise en votre âme comme une loi, un archétype, un modèle; gardez-la précieusement, consultez-la sur tout ce qui regarde la foi et la charité, et vous n'aurez pas besoin d'autre modèle, celui-là étant bien le plus parfait de tous. «Gardez ce dépôt par la grâce de l'Esprit saint qui habite en nous.» Il n'appartient pas à l'homme, ni à la vertu purement naturelle de conserver fidèlement un si riche trésor. Pourquoi ? Parce qu'il ne manque pas de voleurs, et qu'à la faveur d'épaisses ténèbres le démon prépare ses coups, sans que nous puissions prévoir ni le temps ni l'heure de son action. Comment dès lors suffirions-nous à le garder ? Par le saint Esprit; c'est-à-dire, si nous avons le saint Esprit en nous; et nous l'aurons si nous ne repoussons pas la grâce. «Si le Seigneur n'édifie pas lui-même une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent; et, s'il ne garde pas une cité, c'est en vain que veillent ses gardes.» (Ps 126,1) Voilà notre rempart, notre secours, notre refuge. – Mais, si ce trésor est gardé, pourquoi ce précepte de l'Apôtre ? – Afin que nous retenions l'Esprit saint dans nos âmes, et que nous ne le chassions pas par le péché.

Il énumère ensuite ses épreuves, non certes pour abattre son disciple, mais, au contraire, pour l'encourager et lui donner la pensée, dans le cas où lui-même aurait de pareilles tentations à subir, du bon souvenir de son maître, et de tout ce qui lui était arrivé. Que dit-il donc ? Qu'il pourrait se faire qu'il fût lui aussi captif et abandonné, sans ressources et sans secours, non seulement par ses ennemis, mais même par ses amis : «Vous savez que tous ceux qui sont en Asie se sont éloignés de moi.» Vraisemblablement il y avait alors à Rome beaucoup de chrétiens d'Asie; et cependant, dit-il, nul ne vient à moi, nul ne me connaît, tous s'éloignent. Et ici admirez sa sagesse ! En constatant ce fait douloureux, il ne maudit personne. Il loue celui qui lui a fait du bien; il appelle sur sa maison la grâce de Dieu; il n'a pas un mot pénible pour les autres. «Parmi eux, sont Phygelle et Hermogène. Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la maison d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent assisté et n'a pas rougi de ma chaîne; mais, lorsqu'il est venu à Rome, il m'a cherché avec empressement et m'a trouvé.» Remarquez qu'il parle toujours de honte, jamais de danger, afin de ne pas effrayer Timothée. Cependant sa position n'était pas exempte de péril; il avait alors Néron pour ennemi, à cause d'un des intimes de ce prince qu'il s'était attaché. Malgré cela, dit-il, non seulement il n'a pas fui ma société, «il m'a encore cherché avec empressement et m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde devant lui en ce grand jour, car vous savez mieux que personne tout ce qu'il a fait pour moi.» Ainsi doivent être les fidèles : ni crainte, ni menaces, ni honte, rien ne doit les empêcher de s'unir, pour se porter secours et faire face au danger. D'ailleurs, en agissant ainsi, ils se rendent peut-être à eux-mêmes un plus grand service qu'aux autres; en partageant les dangers de leurs frères, ils méritent d'être associés à leurs couronnes.

Voici qu'à côté de vous un de vos frères dévoué au Seigneur se trouve dans l'infortune, souffre beaucoup et lutte avec courage. Vous, pendant ce temps, vous êtes encore à l'abri de la tempête. Eh bien, il dépend de vous, dans le calme où Dieu vous laisse, de partager les couronnes promises à l'athlète victorieux; mais pour cela, vous devez aller à lui, le soutenir, l'exhorter, l'encourager. L'Apôtre met cette vérité en évidence quand il dit : «Cependant vous avez fait une bonne œuvre en m'assistant dans mes tribulations;» (Phil 4,14) «car vous

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

m'avez envoyé deux fois à Thessalonique ce qui m'était nécessaire.» (Ibid., 16) Et comment communiquèrent-ils avec l'absent malheureux ? Comment ? «En lui envoyant une et deux fois ce qui lui était nécessaire.» Il dit encore d'Epaphrodite : «C'est pourquoi il a été près de mourir, exposant sa vie pour me rendre les services que vous ne pouviez me donner.» (Ibid., 2,30) Dans une armée, il n'y a pas que ceux qui combattent qui soient récompensés; ceux qui gardent les bagages de l'armée ont droit à un honneur et à une récompense aussi grands, encore qu'ils n'aient pas versé le sang, porté les armes et abordé l'ennemi dans la mêlée. Ainsi, et à plus forte raison, en est-il dans l'ordre de choses dont nous parlons, Venir au secours d'un athlète mourant de faim, l'aider, lui parler, l'encourager, lui prodiguer enfin des devoirs de toute nature, c'est gagner déjà sa propre récompense.

2. Laissons Paul de côté, cet athlète invincible et indomptable. Prenez à sa place un de ces nombreux martyrs qui n'ont dû la victoire qu'aux encouragements et aux secours qu'on leur a donnés. N'est-il pas vrai que ceux qui ne combattaient point furent en réalité la cause du triomphe de celui qui était à la peine ? Ils mériteront en conséquence d'être associés à ses récompenses. Et cela n'est pas surprenant; quand les travaux de la vie ont été communs, n'est-il pas juste qu'après la mort la couronne soit commune aussi, et que nous partagions la gloire de ceux qui ne sont plus, mais jouissent là-haut du repos et de la plénitude de toute chose : «Communiquant, dit Paul, aux mémoires des saints ?» Et comment, direz-vous, cette communication est-elle possible ? Par l'admiration que vous leur portez et par l'imitation des vertus qui les ont sauvés; c'est ainsi que vous devenez participant de leurs combats et de leurs couronnes. «Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde devant lui dans ce grand jour !» Il a eu pitié de moi, il en sera récompensé dans ce jour terrible et redoutable où nous aurons tous besoin d'une grande miséricorde. «Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde devant le Seigneur.» Quoi donc ? est-ce qu'il y a deux Seigneurs ? Non, mais un seul Seigneur Jésus Christ, et un seul Dieu. Les Marcionites qui abusent de ce passage, doivent savoir que pareille tournure est souvent employée dans l'Écriture, par exemple en cet endroit : «Le Seigneur a dit à mon Seigneur;» (Ps 109,1) «J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Seigneur;» (Ibid., 15,2) «Le Seigneur fit pleuvoir par la force du Seigneur.» (Gen 19,24) C'est la preuve de la consubstantialité des personnes, et non de la diversité de leur nature, et nous devons y voir, non pas deux substances distinctes entre elles, mais deux personnes ayant la même substance. «Que le Seigneur lui donne.» Quoi ? sa miséricorde. De même qu'Onésiphore a été miséricordieux pour lui, il demande au Seigneur de traiter Onésiphore avec miséricorde. Mais, si Onésiphore, qui avait supporté tant de périls, a été sauvé par miséricorde, que sera-ce de nous ? Terrible est, en effet, le compte que nous devons rendre, et nous aurons besoin d'une grande indulgence pour ne pas entendre prononcer contre nous ces redoutables sentences : «Retirez-vous, je ne vous connais pas, vous qui opérez l'iniquité;» (Mt 7,23) «Retirez-vous, maudits, au feu éternel, préparé pour le démon et pour ses anges;» (Ibid., 25,41) «Il y a un abîme entre vous et nous;» (Lc 16,26) «Prenez-le, et jetez-le dans les ténèbres extérieures;» (Mt 22,13) « Serviteur méchant et paresseux.» (Ibid., X25,26) L'horreur et la crainte pénètrent l'âme rien qu'à entendre ces formidables menaces. Le tribunal de Dieu sera sévère et terrible, encore que Dieu soit doux et miséricordieux. Dieu est appelé «le Dieu de miséricorde et de toute consolation;» (II Cor 1,3) bon comme personne ne l'est, miséricordieux, clément, plein de tendresse; «ne voulant pas la mort du pécheur, mais désirant qu'il se convertisse et qu'il vive.» (Ez 18,23) D'où vient donc, d'où vient que ce jour soit rempli de tant de terreur ? Un fleuve de feu coule devant le trône de Dieu, le livre de nos œuvres est ouvert devant nous, ce jour est comme une fournaise ardente, les anges courent de tout côté, des brasiers sont allumés partout. Où donc est la clémence de Dieu ? où sa miséricorde et sa bonté ? Mais elles éclatent en ceci plus magnifiquement que jamais. Cette crainte doit nous être salutaire, et Dieu ne nous l'a fait si grande que pour exciter en nous le désir du ciel.

Observez comment Paul loue Onésiphore : il spécifie le genre de service qu'il en a reçu; «il m'a souvent ranimé;» j'étais comme un athlète mourant de soif et de fatigue, il est venu à mon aide et m'a fortifié. «Vous savez mieux que personne tout ce qu'il a fait pour moi à Ephèse.» Non seulement à Ephèse, dit-il, mais ici. Voilà la manière d'être vigilant et vertueux ; il ne suffit pas de l'être une fois ou deux, il faut l'être toujours. Est-ce par hasard qu'une fois sa nourriture prise, notre corps n'a plus de sa vie besoin de manger ? Ne nous faut-il pas le nourrir tous les jours ? C'est la même chose pour notre âme; elle a besoin d'être continuellement assistée; elle a besoin d'être traitée avec miséricorde, et Dieu ne nous refuse pas la sienne; car, n'ayant besoin de rien pour lui, il a tout fait la cause de nous, et de nos fautes. Ses menaces, ses paroles, n'ont pas d'autre but; et c'est encore pour cela qu'il

confirme ses menaces par des faits. Certes on pouvait l'en croire sur parole; cependant, comme on aurait pu prendre ses menaces pour une hyperbole ou pour une exagération sans effet, il y joint l'inviolable appui de l'expérience, Comment cela ? Par des châtiments éclatants ou secrets. Un jour il punit Pharaon, une autre fois il envoie le déluge, et perd ainsi le genre humain, une autre fois il fait tomber le feu du ciel, et maintenant encore ne voyons-nous pas les méchants châtiés et punis ? tout autant de choses qui sont des figures de l'enfer.

3. C'est donc afin que nous ne nous endormions pas dans l'engourdissement et la paresse, c'est afin que nous ne perdions pas ses paroles de vue, qu'il nous encourage et nous excite par ses œuvres, nous montrant le jugement, le tribunal de Dieu, le châtiment. Les hommes observent avec un soin jaloux la justice; et Dieu, qui en a établi les lois, n'en tiendrait aucun compte ? Est-ce croyable ? Il y a des tribunaux partout, dans la vie privée comme dans la vie publique. Au foyer de la famille, le maître exerce la justice envers ses serviteurs; il leur demande compte de leurs péchés, les punit ou les absout tour à tour. L'épouse et le fermier sont jugés tous les jours à la campagne; le capitaine d'un vaisseau prononce avec autorité sur tous les passagers, le général sur ses soldats, le maître sur ses disciples; on voit des tribunaux de mille sortes; en public comme en particulier nous sommes justiciables les uns des autres; le droit n'abdique jamais, toujours il faut justifier sa conduite. Quoi donc ! ici-bas, dans nos villes, dans nos demeures, chez chacun de nous il se fait une recherche diligente de ce qui est juste; et là-haut, où la droite de Dieu est pleine de justice, où la justice est comme la montagne de Dieu, la justice perdrait tous ses droits ! Et comment Dieu, «ce juste Juge,» (Ps 7,12) fort et patient, le supporte-t-il sans en tirer vengeance ? Vous le dites vous-même, c'est qu'il est patient : il attend pour vous permettre de vous repentir; mais, si vous persévérez, «par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous amassez un trésor de colère.» (Rom 2,5) Si Dieu est juste, il n'a égard qu'au mérite, et ne laisse pas le crime impuni; comme c'est le devoir d'un juge intègre. S'il est puissant, il peut attendre après la mort et à la résurrection; c'est le privilège de la puissance. S'il est patient, ne nous troublons pas de sa lenteur et ne disons pas : Pourquoi ne punit-il pas le mal ici-bas ? Mais, s'il le faisait, s'il punissait tous les jours nos péchés, c'en serait bientôt fini du genre humain. Pas un jour, en effet, qui ne soit souillé par nos fautes; à des degrés divers nous offensoons Dieu tous les jours, et nous n'arriverions jamais à notre vingtième année si Dieu, par sa patience et sa bonté, ne nous donnait le temps de faire pénitence et de nous justifier. Que chacun de nous examine donc sa conscience, qu'il embrasse sa vie tout entière, qu'il considère les supplices et les châtiments qu'il a mérités, et si dans un mouvement d'indignation, il s'écrie quelquefois : Comment ce misérable auteur de tant de crimes n'est-il pas puni ? qu'il rentre en lui-même, et son indignation sera vite calmée.

On est porté à exagérer facilement les fautes des grands et des hommes connus; hélas ! en nous jugeant nous-mêmes nous nous trouverons souvent bien plus coupables. Voler et convoiter le bien des autres, qu'il s'agisse d'or ou d'argent, sont des péchés semblables : tous les deux procèdent d'un même esprit; celui qui prend de petites choses ne se gênera pas pour en prendre qui ont plus de valeur, et ce n'est pas sa faute, mais celle des circonstances, s'il ne suit pas ses mauvais penchants. Le pauvre qui s'attaque au pauvre, n'épargnerait pas le riche; l'occasion seule lui fait défaut. Mais, dites-vous, il est prince et il ravit le bien de ses sujets. Eh bien, ne le faites-vous vous aussi ? N'alléguez pas qu'il prend des talents d'or, et vous, à peine quelques oboles. La femme qui fit l'aumône de deux pièces de monnaie, offrit autant que ceux qui donnèrent des pièces d'or, parce que Dieu ne juge pas le don, mais le cœur qui donne. Or, ce qui est vrai de l'aumône est vrai du vol. Pourquoi voulez-vous d'une part que Dieu regarde l'offrande d'un denier comme celle de plusieurs talents d'or, et qu'il admette, dans l'avarice ou le vol, des différences selon la chose volée ? Quelle raison pour qu'il en soit ainsi ? Cette pauvre femme, à cause de sa générosité de son cœur, eut autant de mérite en offrant un peu de monnaie, que ceux qui donnèrent beaucoup d'or; de même vous êtes aussi coupable en volant deux oboles que ceux qui volent beaucoup, et, s'il faut le dire, vous êtes en quelque sorte plus intéressé et plus avide qu'eux. C'est un égal péché d'être adultère avec l'épouse d'un roi ou d'un pauvre sujet, le crime n'étant pas estimé selon la dignité des personnes. Bien plus, l'obscurité de la personne augmente, on peut le dire, la noirceur du crime. D'un côté, en effet, toutes les séductions deviennent des excuses, les richesses, la beauté et les autres attraits; de l'autre, tout est malice, et le coupable est en quelque sorte plus adultère. Dans l'ivresse, on peut raisonner de même : moins le vin a de prix, plus cette passion semble profonde. Pourquoi, quand il s'agit du vol, n'en serait-il pas de même ? On vole beaucoup et des choses importantes, on ne volerait pas des objets de peu de valeur; mais celui qui vole peu, certainement prendrait davantage, c'est pourquoi celui-là est

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPITRES A TIMOTHÉE

plus voleur que l'autre. Comment dédaignerai-t-il l'or, celui qui se laisse fasciner par l'argent ? Lors donc que nous nous faisons les détracteurs des princes, songeons à nous, et peut-être ne nous trouverons-nous pas moins coupables qu'eux; si surtout nous jugeons, comme il faut juger, non pas d'après le fait matériel, mais suivant l'intention qui le produit. Est-ce que si deux hommes sont traduits en justice, l'un pour avoir dérobé le bien du pauvre, l'autre celui du riche, ils ne seront pas tous deux condamnés ? Est-ce que ce n'est pas être également homicide de tuer un homme riche et plein de force, et un pauvre estropié et malheureux ? Par conséquent, quand nous disons : Untel a pris le bien de son prochain, souvenons-nous de nos propres actions; nous ne condamnerons pas aussi facilement les autres; nous admirerons la patience de Dieu, nous comprendrons, sans nous indigner, qu'il épargne les coupables, et nous nous montrerons plus empressés à éviter le mal. En nous voyant sujets aux mêmes misères, nous les supporterons avec plus de miséricorde, nous ne pécherons plus, et nous obtiendrons ainsi les biens éternels par la grâce du Christ notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.